

# Chapitre 1

## L'homme face à la neige et aux avalanches dans les temps passés

Christophe ANCEY

Françoise & Charles GARDELLE

Jean-Paul ZUANON

LES ALPES<sup>1</sup> constituent le massif montagneux le plus connu, le plus aménagé, le plus visité et le plus étudié de la planète. S'étendant de Nice à Vienne sur 1200 km de longueur pour 300 km de large, les Alpes forment l'épine dorsale du continent européen partagée par 6 pays : la France, l'Allemagne, l'Italie, la Suisse, l'Autriche et la Slovénie. De ce fait, à travers les siècles, les Alpes ont revêtu une importance stratégique en délimitant les différents groupes ethniques (latin, germanique et slave) et les diverses cultures. Frontières géographiques naturelles, les Alpes ont aussi une influence orographique prépondérante puisque les plus grands fleuves de la partie occidentale du continent y prennent leur source (Pô, Rhin, Rhône, Danube, etc.). Malgré la rigueur du climat, les Alpes sont habitées depuis la période historique et l'activité humaine a été essentiellement centrée sur l'élevage, la sylviculture ; plus tardivement le potentiel minier et industriel (transformation de l'aluminium, papeterie, etc.) a été exploité. Enfin, le développement du tourisme a touché considérablement les Alpes, il a accéléré l'aménagement des vallées (routes, stations de ski, etc.) et intensifié leur fréquentation, ce qui a modifié en profondeur le mode traditionnel de vie des hautes vallées alpines en les désenclavant, en imposant un flux migratoire saisonnier et en bouleversant l'économie locale. Les Alpes sont caractérisées par une grande diversité de climats et

---

1. Que nos amis pyrénéens se rassurent, les Pyrénées n'ont pas été oubliées, même si les exemples des deux premiers chapitres sont centrés principalement sur les Alpes du Nord. Le tort sera largement réparé par la suite.

de reliefs. Elles sont néanmoins soumises dans l'ensemble (mais de manière plus ou moins marquée) à l'alternance hiver/été, donc à de longues périodes d'enneigement. La neige est présente au-dessus de 2000 m en général du mois de novembre au mois de mai de telle sorte que neuf des dix grands cols des Alpes sont fermés à la circulation.

Le climat est extrêmement varié d'une vallée à l'autre. Les Préalpes (Chartreuse, Vercors, Alpes bergamasques, etc.) sont de manière assez générale très bien arrosées et une végétation verdoyante y est abondante, la neige est présente à basse altitude même si certaines régions sont beaucoup plus arides (Alpes de Provence, Tessin, etc.). Localement, l'orientation au soleil, la nature du sol, la forme du relief conditionnent grandement la pérennité de l'enneigement ou le type de végétation. Le relief est aussi très variable d'un massif à l'autre. Les zones périphériques constituent en général les Préalpes calcaires (Luberon, Vercors, Chartreuse, Bauges, Alpes bergamasques, Alpes carniques, Dolomites, etc.) tandis que les zones internes de l'arc alpin (qui se dédouble parfois) sont formées du substrat cristallin (granit, gneiss) et les éléments externes (Mercantour, Ubaye, Queyras, Grandes-Rousses) de roches métamorphiques. Les sommets d'altitude supérieure à 4000 m sont situés dans les zones cristallines tandis que les massifs calcaires ne dépassent pas les 3000 m d'altitude exception faite pour quelques sommets (dont l'Eiger).

Dans les Alpes, le milieu montagnard a connu, en quelques décennies, un profond bouleversement de ses structures traditionnelles, sociales, économiques, etc. essentiellement lié au développement du tourisme : depuis la fin de la seconde guerre mondiale, on est passé d'un monde rural tourné vers l'agriculture et l'élevage à un autre, presque entièrement dominé par le tourisme. Un urbanisme effréné, des infrastructures routières et mécaniques ont modifié le paysage alpin, tandis que les mœurs, la mentalité, les rapports humains, la vision de la nature ont été transformés en profondeur : l'irruption du ski (et d'autres formes de tourisme<sup>2</sup>) en imposant un flux migratoire saisonnier, en désenclavant les vallées, etc. a fortement uniformisé un tissu social qui jusqu'alors était conditionné par les contraintes naturelles. C'est ainsi que l'homme a cessé de s'adapter au rythme imposé par la neige pour la transformer en « or blanc ».

## 1.1 L'homme et la neige jusqu'à la révolution du ski

Avant que la neige ne devienne un atout économique pour les vallées alpines et leurs stations de ski, elle a été une lourde contrainte pour les populations montagnardes. Toute la société traditionnelle s'est construite autour de l'alternance été/hiver : l'organisation des villages, de l'habitat, des activités, les modes de vie, de nourriture, de déplacement sont conditionnés, à plus ou moins grande échelle et selon les vallées, par la neige, qui est présente de cinq à sept mois dans l'année, selon le massif, l'altitude et l'exposition.

---

2. Tourisme mondain tout d'abord jusqu'à la seconde guerre mondiale, avec le thermalisme, les débuts de l'alpinisme puis du ski, les séjours d'agrément ; par la suite, un tourisme de masse essentiellement lié au ski, puis plus tardivement ouvert à la pratique estivale.

### 1.1.1 S'adapter aux rigueurs de l'hiver

De la fin de l'automne jusqu'au début du printemps, la neige et le froid entravaient les déplacements et coupaient chaque village du reste du monde, parfois pendant de longues périodes ; en tout cas, les voies de communication demeuraient délicates, pénibles, voire aléatoires sauf durant l'été. Il fallait dès lors pouvoir, si besoin était, vivre en autarcie : le plus souvent, le village était émietté en proches hameaux, qui comportaient, chacun, leur four pain, leur forge, leur(s) fontaine(s), leur croix, leur église ou leur chapelle, etc. Ainsi, dans la vallée du Mont-Blanc, le village de Vallorcine s'étend sur 5 km, son altitude varie entre 1100 et 1300 m et il est composé d'une multitude de hameaux de taille diverse : Barberine, le Mollard, la Villaz, le Plan-d'Envers, le Plan-Droit, le Nant, le Sizeray, le Crôt, etc.

L'habitat individuel devait aussi répondre aux contraintes du milieu naturel : se protéger contre le froid et les chutes de neige, disposer d'un espace suffisant pour loger bêtes et hommes, pour abriter les réserves, etc. Face à ce problème, chaque vallée a adopté un style de construction, une disposition de l'habitat et des dépendances, etc. qui lui étaient propres. Le plus souvent, la maison était construite en un seul bloc, muni de murs épais, avec quelques rares fenêtres, des plafonds bas ; elle s'organisait autour de l'étable et de la grange pour le bétail, seule richesse dit montagnard, et elle comportait une cave, un ou plusieurs réduits, un grenier, parfois quelques pièces étriquées pour la famille, le plus souvent une chambre commune (le « pèle » en Savoie), séparée d'une cloison en bois de l'étable. Plus rarement, on observe des fermes composées de bâtiments distincts, comme en Chartreuse ou à Vallorcine : dans ce fond de vallée, le bâtiment principal est constitué de l'étable et des pièces réservées aux hommes ; à côté, on trouve le « chalet à habits » où étaient conservées les affaires de la famille, et parfois le « regat », sorte de chalet en bois où était engrangée la moisson à l'abri des rongeurs. Les variations d'architecture d'une vallée à l'autre sont parfois difficiles à comprendre, en général, les choix concernant le toit (charpente, toiture, etc.) et la disposition des pièces dépendaient plus des matériaux de construction (pierre, bois, chaume, lauze, etc.) disponibles sur place que de critères esthétiques ou utilitaires précis (comme le déneigement naturel du toit s'il est suffisamment incliné). Dans certains villages, comme le Chazelet dans l'Oisans, les maisons sont accolées les unes aux autres, ce qui constituait une grande menace en cas d'incendie, mais diminuait légèrement la surface occupée par les habitations au profit des terres agricoles. Dans d'autres cas, chaque maison disposait d'un petit jardin pour la culture de légumes, mais sans étendue excessive.

### 1.1.2 Subsister

Dans la plupart des massifs alpins, l'activité essentielle du montagnard était l'élevage (chèvres, vaches, plus rarement moutons, cochons ou poules). Champs et jardins apportaient un complément appréciable : la culture de quelques céréales (avoine<sup>3</sup>, orge, seigle<sup>4</sup>, blé, froment<sup>5</sup>.), et à moindre échelle de légumes pommes de

---

3. L'avoine a été consommé jusqu'au début du XIX<sup>e</sup> siècle par les hommes, puis à partir de là, elle a constitué un complément d'alimentation pour les poules et les cochons.

4. Il est à la base de la fabrication du pain noir qui était le pain du montagnard.

5. À partir de la fin du XIX<sup>e</sup> siècle.

terre, laitues, choux-raves, carottes, pois, etc.) ou de plantes textiles (lin, chanvre<sup>6</sup>) étaient les rares activités agricoles, qui demeuraient généralement maigres (faibles récoltes et rendements ; à cause du climat (en moyenne six mois d'enneigement), de l'inclinaison des pentes et de la pauvreté du sol. En dernier lieu, la forêt (épicéa, mélèze) occupait l'homme, surtout entre les dernières récoltes et les premières chutes de neige : la coupe du bois était nécessaire pour le chauffage durant l'hiver, pour la forge et les fours (à pain, à chaux), pour la construction et la réfection des bâtiments et ouvrages. Depuis le Moyen Âge, l'exploitation de ces richesses était soigneusement contrôlée et faisait l'objet de réglementations<sup>7</sup> pour assurer le partage et préserver des abus un patrimoine fragile, qui avait déjà subi un important défrichage depuis le XIII<sup>e</sup> siècle. Le plus souvent, la terre était la propriété de la commune : au XIX<sup>e</sup> siècle, après l'annexion à la France, les terres communales sur Vallorcine représentaient 88 % de la superficie totale (dont par ailleurs, un sixième était recouvert de forêt, la moitié de pâturages et le reste impropre à toute activité. Néanmoins, hormis durant la Révolution, le pouvoir (sarde puis français<sup>8</sup>) a veillé, parfois trop scrupuleusement au goût des gens du pays, à la protection de la forêt, entre autres pour limiter l'érosion du sol, les glissements de terrain et surtout les avalanches : le ramassage de la litière et les coupes affouagères étaient ainsi sévèrement réglementés.

Si la neige était l'une des contraintes qui empêcha le développement de l'agriculture, elle influait également fortement sur l'élevage. Dès les premières chutes de neige, les bêtes descendaient de l'alpage pour rester à l'étable : cette période de stabulation pouvait durer parfois plus de six mois, période durant laquelle il fallait subvenir entièrement aux besoins du troupeau. Il fallait ramasser de grandes quantités de foin, et à cet effet aucune parcelle n'était négligée même s'il fallait couper l'herbe à la faucille (la main d'oeuvre ne manquait pas) : il fallait alors environ une tonne cinq cents de foin pour une vache stabulant six mois<sup>9</sup>. Si le foin venait à manquer, il fallait aller l'acheter dans la vallée et le ramener à dos d'homme (l'âne consommait trop de céréales pour le service qu'il pouvait rendre à l'occasion !). Dès la fonte de la neige, que l'on accélérât en épandant des cendres, les bêtes retournaient en alpage<sup>10</sup>, montant toujours plus haut sur les versants au fil de la saison. La montée dans les alpages d'altitude était fixée par la loi, mais certaines années, des neiges tardives ou précoces rendaient extrêmement précaire l'estivage : à Vallorcine, en 1816, les bêtes ne purent monter qu'à la fin août. Souvent, l'automne, les paysans vendaient une partie de leur troupeau afin de ne pas avoir à nourrir ce surplus de bêtes : de nombreuses foires existaient alors, et un fort maquignonnage se développa. Le commerce, la chasse, mais aussi la contrebande le long de la frontière apportaient également quelques moyens complémentaires de subsistance. Lorsqu'au XIX<sup>e</sup> siècle, la population du village dépassa sa capacité d'autosuffisance, une partie de sa population émigra, pour la saison d'hiver, pour proposer divers services dans la vallée (colportage, ramonage, etc.), ou durant la belle saison, les paysans des vallées les plus pauvres s'en allaient pour des vallées plus riches comme

6. Ils étaient surtout utilisés pour l'assolement qui s'intégrait dans un cycle de plusieurs années (plus de cinq).

7. Le partage des forêts et des pâturages a été le sujet d'âpres rivalités entre les communautés.

8. Après 1860, date de l'annexion de la Savoie à la France, c'est l'administration des eaux et forêts qui eut en charge la gestion des forêts.

9. Dans les vallées pauvres, une vache, souvent mal nourrie malgré les soins prodigués, fatiguée par les vélages, pèse entre 160 et 200 kg, et donne à peine 1000 litres de lait par an !

10. On parle d'estivage.

la Tarentaise et revenaient avant les premières chutes de neige. Ce flux commença à devenir plus important et définitif; l'exode rural ne fut réellement endigué qu'avec le développement du tourisme au XX<sup>e</sup> siècle.

La neige a par ailleurs contribué à resserrer les liens entre individus d'une même communauté, surtout au sein du hameau; cette solidarité face aux éléments unissait également les villages, mais des querelles, parfois vives et tenaces, sur une coupe de bois, sur l'aménagement d'un torrent, sur un héritage ou sur les limites d'un pâturage émaillaient la vie collective. La venue de l'hiver marquait le temps de veillées non seulement pour occuper les longues soirées mais aussi pour économiser le bois de chauffage (tour de chauffe que devait prendre chaque famille du hameau); le déneigement était aussi l'occasion de se retrouver dans un même effort. Le reste du temps était imparti aux tâches domestiques, aux soins du bétail et quand le temps le permettait à des activités artisanales. La neige a largement influencé le régime alimentaire dans cet univers autarcique: les ressources étaient tirées du bétail (fromage, viande séchée, etc.), des maigres récoltes (pommes de terre, seigle pour le pain noir cuit la fin de l'automne), des produits de la chasse (chamois ou du petit gibier comme la marmotte); quelques rares achats (polenta, fruits secs) complétaient le tout. Tout l'art culinaire montagnard était d'accommoder au mieux ces aliments peu variés: la pomme de terre servait ainsi à la confection à la fois de la tartiflette, de façon aux pruneaux, etc.

La neige a joué aussi un rôle prédominant dans la mentalité du montagnard; le confinement des mois d'hiver, une vie sociale limitée essentiellement aux frontières du hameau, la rudesse et la pauvreté des conditions de vie ont marqué le caractère des populations: le montagnard est un homme pieux, hospitalier certes, mais surtout réservé. L'endogamie a été très longtemps de rigueur: on se mariait entre villageois. Jusqu'au début du siècle, à Vallorcine, plus de 80 des couples étaient entièrement de souche communale. Ainsi sur la dizaine de gros hameaux composant la commune de Vallorcine, on comptait 19 patronymes pour environ huit cents individus à la fin du siècle dernier; l'extrême, on peut même dire que le village n'était peuplé que de quelques familles: les Ancy, les Bozon, les Burnet, les Claret, les Devillaz, les Vouilloz, etc., de telle sorte qu'administrativement l'identité d'une personne était complétée du nom du père et de la localité (comme par exemple Vincent Claret, feu Jean-Louis, de la Villaz).

## 1.2 L'homme face aux avalanches dans le passé

### 1.2.1 Introduction et géographie du risque

Les avalanches, dans le passé, nous sont connues par les archives savoyardes et, plus récemment, par celles des Eaux et Forêts. D'ailleurs, nous devons aux forestiers, notamment Mougin, les seules publications de base. L'avalanche a toujours entretenu la peur parmi les hautes vallées alpines. Cette peur est justifiée. Ainsi de 1929 à 1949, l'avalanche a tué, dans les Alpes, 94 personnes, a fait perdre 149 bêtes d'élevage et a endommagé ou détruit 294 constructions. Elle a contribué fortement à l'isolement des hautes cellules montagnardes. Esquissons une carte sommaire des zones les plus touchées par l'avalanche dans les grands massifs. Le phénomène a peu marqué les Préalpes à l'exception des Aravis. Au nord, elle englobe les vallées

proches du Mont-Blanc, y compris la haute vallée du Giffre, plus au sud-est, elle recouvre la haute Tarentaise et un certain nombre de vallées affluentes (Champagny, Pralognan, Celliers, la haute Maurienne, notamment Bonneval-sur-Arc et Avérole et, en moyenne Maurienne, Valloire, les Villars). L'avalanche est redoutée dans tout l'Oisans mais plus particulièrement Saint-Christophe et, au sud-ouest, dans le Valgaudemar. Les hautes vallées du Briançonnais, du Queyras, de l'Ubaye, de la Tinée sont également très marquées par ce phénomène. Le voisinage de la frontière italienne semble particulièrement dangereux à cause des fortes chutes de neige dues à la lombarde.

### 1.2.2 Types d'avalanche et dégâts

Dans toutes ces régions, l'avalanche est la préoccupation majeure et entretient la conversation tout au long de l'année. Les montagnards en distinguent deux types :

- la « coulée », habituelle au début du printemps, descend lentement, racle le sol, dépose en fin de course les débris végétaux, les pierres qu'il faut enlever à la fonte des neiges afin que la faux ne s'y ébrèche pas lors de la fenaison. Le territoire de la coulée est bien connu des habitants. Aussi elle ne touche qu'exceptionnellement les bâtiments ;
- en revanche, l'avalanche proprement dite et le souffle qui la précède sont particulièrement redoutés. Ainsi le bessanais Hippolyte Paroure, dans l'hiver 1922-23, fut poussé par le souffle sur 100 mètres, fracassé contre un mélèze avant d'être recouvert par la neige. L'avalanche ravage le versant d'où elle se détache mais aussi parfois le bas du versant opposé. La vallée d'Avérole (haute Maurienne) est ainsi menacée. Le hameau des Vincendières sur le versant de l'adroit a souffert gravement le 26 octobre 1896 d'une avalanche descendue du versant ensoleillé mais encore bien davantage de celle de l'envers, qui glissant sur la pente raide du Charbonnel, le 30 avril 1911, fut capable de remonter et d'enfouir les maisons sans trop de dommage. En février 1922, le souffle de l'avalanche de l'envers ouvrit les fenêtres du hameau et le 1<sup>er</sup> février 1972, le même type d'avalanche remonta le versant opposé et détruisit un bâtiment. Parfois l'avalanche peut provoquer indirectement des catastrophes : le 22 janvier 1913, le hameau de la Pernière-en-Oisans fut inondé, car en aval la neige avait barré le cours de l'Eau d'Olle.

### 1.2.3 Protection d'un site

Certes, les montagnards se sont efforcés de choisir des sites protégés. L'habitat permanent est toujours un hameau car, face au danger, il faut pouvoir s'entraider. L'avalanche a contribué à l'esprit de solidarité si fréquent autrefois en ce milieu. Aux abords du hameau, on croit connaître la limite de l'avalanche : un arbre, un bloc de pierre, une croix, signe religieux qui permet de se placer sous la protection divine.

Si le village est dominé par une forêt, on veille à sa conservation. La forêt est mise en « ban ». La Savoie, avant l'annexion de 1860, avait toute une législation au sujet de l'avalanche, complétée par de nombreux arrêtés du parlement de Cham-

béry. En revanche, jusqu'à une date récente, la législation française ignorait ce problème. Les arbres empêchent le départ de l'avalanche mais ne peuvent arrêter celle partie au-dessus. Malgré le souci de protéger les forêts, celles-ci ont souffert du petit âge glaciaire au XVII<sup>e</sup> siècle. Ainsi peut-on expliquer la destruction du village central de Vallorcine à cette époque, alors que sa fondation remontait au XVIII<sup>e</sup> siècle. Elles ont souffert également lors de la disparition momentanée du pouvoir, par exemple à l'époque de la Révolution. Malgré la prudence dans le choix des sites, des villages ont été durement touchés. Par exemple, le hameau de Costeroux en amont de Fontgillarde dans le Queyras : le 13 janvier 1706, l'avalanche y détruit sept maisons puis encore onze le 9 janvier 1788. Il en reste encore dix en 1824 peu avant son abandon définitif [5]. Tel est le cas aussi, en haute Tarentaise, d'un des hameaux en amont de Val-d'Isère.

Mais les cas d'abandon sont rares. En général, les habitants s'obstinent à rester sur place. À Vallorcine, après la destruction du village central, l'église est rebâtie au même emplacement, protégée par une magnifique « tourne », achevée en 1721. Le presbytère est lui aussi rétabli sous la protection du lieu saint. Ainsi les Vallorcins condamnent leur curé à vivre seul au milieu du danger, cas probablement unique à l'époque. Ils reconstruisent le village un peu l'écart, au Sizeray. Ce hameau sera cependant touché dans la nuit du 14 au 15 janvier 1843 et, moins durement, en 1951. Dans la haute Tarentaise, aux Brévières, le 12 février 1881, une avalanche descendue du vallon de la Sache détruit 14 maisons, ensevelit 37 personnes dont 28 pourront être dégagées vivantes. Pendant l'hiver 1897, l'un des plus terribles, on y vit dans la terreur. Au fond de la Maurienne, en janvier 1772, l'église de Bonneval et plusieurs demeures sont endommagées. L'intendant sarde, très humain à l'égard des populations alpines, propose de déplacer le village. Les habitants préfèrent rester sur place, au prix de quelques travaux : des banquettes creusées selon les courbes de niveau. Cependant la catastrophe se répète le 27 février 1888 ; l'église et dix-huit maisons sont touchées, mais il n'y a aucun mort. Dans le vallon voisin, Avérole et Vincendières sont restés avec persévérance sous le souffle des avalanches du Charbonnel. En Oisans, le village du Chazelet pouvait se croire en sécurité. La tradition orale ne rapportait pas que, dans le passé, les maisons actuelles aient été atteintes. Mais l'abandon pastoral, en laissant l'herbe ni fauchée ni pâturée, préparait le glissement de la neige. En 1970, première alerte, puis le 21 mars 1971, à 21 h 30, à la suite de fortes précipitations, l'avalanche descend, décoiffe entièrement une maison habitée, la ferme des Bouillet à l'entrée du village, sans même réveiller un de ses dormeurs. La maison fut réparée et ses habitants y restèrent en permanence jusqu'en 1985. Même les jours de risque et de peur, ils continuèrent coucher au premier étage, pourtant moins sûr.

#### 1.2.4 Prévention contre les avalanches

La liste serait longue des hameaux partiellement détruits et reconstruits. Pourquoi une telle obstination ? Le village vit d'un terroir, il ne peut s'en éloigner. Il est construit de préférence au bas de ce terroir, car sur les versants raides il est plus facile de descendre les récoltes. Ainsi, Avérole restera sous le souffle alors que plus haut, dans le versant ensoleillé, il lui aurait échappé. Dans les deux cas d'abandon, de Costeroux et d'un des hameaux de Val-d'Isère déjà cités, le terroir pouvait être cultivé à partir d'autres villages très proches.

Si le risque est particulièrement imminent, on évacue les maisons les plus menacées ; les voisins accordent l'hospitalité. Parfois, on estime l'urgence extrême ; ainsi, le 3 mars 1923, en Oisans, les ardoisiers de la carrière Maurin sont évacués en pleine nuit. On ne peut rester cloîtré tout l'hiver dans l'attente de l'avalanche. Certes, les migrants saisonniers de la période hivernale, ramoneurs mauriennais, colporteurs de l'Oisans, sont déjà partis. Ceux qui restent, vivent presque en autarcie, cuisent le pain au four banal. Avant la neige on a prévu la rentrée des provisions. On a peu de raisons de se déplacer. On peut tenir le siège de l'hiver. Cependant, les enfants doivent aller à l'école, les fidèles se rendent à l'église, le facteur va chercher le courrier. Très tôt, les communautés des hautes vallées alpines ont veillé à l'instruction. Pour éviter le risque des avalanches, les écoles de hameaux ont été multipliées. Et si les enfants pour s'y rendre, doivent traverser des zones dangereuses, ils restent alors à la maison.

### 1.2.5 Avalanches de la vie courante

La pratique religieuse est motif de déplacement mais ce n'est pas un péché mortel de ne pas se rendre à la messe dominicale les jours de danger. Le facteur, journallement ou deux à trois fois par semaine, doit assurer les relations avec l'extérieur. Au début de ce siècle, Dunant, le facteur de Vallorcine, franchit chaque jour le col des Montets où les avalanches sont fréquentes sur les deux versants ; il doit même se rendre, bien au-delà, jusqu'aux Tines et passer sous la menace éventuelle descendant de la Verte. Par mauvais temps, il jalonne son itinéraire de branches afin de repérer la trace à son retour. Quelquefois, sa femme, inquiète, vient à sa rencontre. Il mourra dans son lit. En revanche, son collègue du Valgaudemar sera emporté par l'avalanche en s'efforçant de desservir à l'amont les hameaux isolés du Rif-du-Sap et du Clôt. Dans la vallée du haut Vénéon le facteur accomplit sa tournée trois fois par semaine [3]. Il est accompagné par trois hommes de la Bérarde, relayés aux Étages par une autre équipe qui l'accompagne jusqu'à Saint-Christophe et qui en profite pour ramener quelques provisions !

Habituellement en effet, dans les périodes de risque, chacun prévient son voisin de son départ, on se déplacera plutôt en groupe sur les versants les moins dangereux, en général les plus ensoleillés. On s'espace dans les couloirs dangereux afin qu'il reste un survivant pour porter secours ou donner l'alerte. Ainsi aux débuts des années soixante, il arrivait aux Vallorcins de se regrouper, la hotte de fibres de mélèze sur le dos pour aller s'approvisionner dans la vallée voisine de Chamonix lorsque la route et la vole ferrée ne fonctionnaient pas. Le geste de solidarité collective porte un nom dans le langage local : la « manœuvre », moment plutôt joyeux de chaude fraternité. Une des dernières manœuvres de ce genre eut lieu en février 1966 et la dernière en 1970. Aux abords des zones à risque, souvent une chapelle ou un oratoire invite à une dernière prière. L'homme se sent infiniment petit devant l'avalanche et devant Dieu. Encore aujourd'hui, des habitants traversant des zones dangereuses reconnaissent qu'ils se recommandent Dieu. Les soldats permissionnaires ont hâte de retrouver le foyer familial et parfois bravent le danger. En décembre 1923, à l'Esseillon (haute Maurienne), l'un d'eux sera dégagé un à demi-gelé mais vivant. Il est cependant plus prudent pendant quelques jours d'accepter l'isolement, de retarder la descente du malade à l'hôpital, du cadavre au cimetière. Ainsi, un homme décédé aux Étages le 31 janvier 1923 n'a été descendu

à Saint-Christophe que le 5 février [3]. Parfois, cet isolement peut être plus durable. Ainsi Bonneval-sur-Arc est resté coupé du monde extérieur onze jours en décembre 1923, huit jours du 26 février au 5 mars 1922, et aussi longuement fin mars 1971 et fin février 1972.

### 1.2.6 Exemple d'accident et de sauvetage

Malgré la prudence propre au montagnard, un accident est possible et entraîne alors une solidarité unanime. En voici un exemple : le drame se déroule à Vallorcine entre l'église et le hameau du Mollard où habite Joséphine Ancey.

Tout le village se rappelle l'avalanche poudreuse qui en février 194 a ramassé la Joséphine. Un matin vers 7 heures, Jeannot Benzoni vient me dire :

« Jules, j'ai vu partir Joséphine à la messe et tout d'un coup la *Vheure* est arrivée (avalanche de poudreuse accompagnée de vent violent), je ne sais pas si elle a eu le temps de parvenir à l'église. »

« Oh ! Alors je lui réponds qu'il faut aller voir et en passant j'appelle dans son couloir mais pas de réponse ! M. le Curé finissant de dire sa messe, n'avait pas vu non plus Joséphine, pourtant assidue chaque matin. »

Alors faisons vite, il faut demander aux militaires qui sont à la Ruhe de venir avec des sondes, et nous ici, on va commencer par la route de Barberine, puis on montera le talus en se rapprochant de l'Église, car le vent peut l'avoir soufflée loin. Tous les gens disponibles, voisins, enfants, avec des manches de râtaux, de pelles, etc., agissaient au plus vite ; les heures passaient, on commençait à désespérer de retrouver la disparue, surtout vivante ! Or vers 10 heures, donc trois heures après l'avalanche, sa voisine Frida Ancey, qui sondait à mi-hauteur du chemin qui monte à l'église, s'écrie : « elle est là, je sens quelque chose de mou ! ». Alors vite, avec beaucoup de précautions, on dégage doucement à la pelle et l'on voit enfin apparaître un bout de manteau, on entend un râle. . . oui elle est vivante, sous un petit mètre de neige, mais sans connaissance ! Quel soulagement et quelle joie pour tout le monde, comme il est facile d'imaginer, après tant d'efforts.

Mais Joséphine, nous dira plus tard, qu'elle s'était souvenue qu'Adolphe Devillaz lui avait dit un jour, « en cas d'avalanches, quand on est pris il faut plier les bras contre la tête pour garder une provision d'air et c'est sûrement ce qui l'a sauvée. » [10]

Situons les principaux protagonistes de ce texte : Jeannot Benzoni vit dans la maison la plus proche du sinistre ; de la fenêtre de sa cuisine, il a vu l'avalanche. Il alerte l'homme jugé le plus compétent : Jules Vouilloz, guide professionnel et auteur de ce récit. Frida Ancey habite la maison la plus proche de celle de Joséphine, mais les deux femmes ne sont pas en bons termes. La solidarité l'a emporté sur les inimitiés. La Ruhe est une colonie de vacances où sont casernés des militaires de recrutement local. À cette date, le Mont-Blanc tout proche est zone de guerre. Adolphe Devillaz avait été lui-même pris dans une avalanche et avait pu s'en sortir. À l'époque du récit, il est décédé.

### 1.2.7 Accidents sur les voies d'accès

Parfois plusieurs avalanches mortelles peuvent se succéder à cause de la confluence de plusieurs couloirs. À la sortie amont du village des Hières (commune de La Grave, Hautes-Alpes), deux jeunes sont ensevelis en 1405. Leur recherche s'organise aussitôt ; une deuxième avalanche fauche les secouristes. Il y a 22 morts. Pour ce village, ce fut pire que l'hécatombe de la première guerre mondiale. Une chapelle rappelle aux passants l'événement meurtrier.

Les grandes catastrophes ont plutôt concerné des gens étrangers à la vallée, ignorant l'existence de couloirs dangereux. Ainsi, le 27 janvier 1913, tout un groupe de maçons piémontais gagnant la Maurienne par la vallée de l'Eau d'Olle est englouti dans le Maupas. Plus gravement encore, en février 1922, l'avalanche coûte la vie à 130 émigrés italiens qui franchissaient en fraude le col du Fréjus.

### 1.2.8 Accidents en alpage

Sur Fréjus, nous sommes déjà dans les zones d'alpage que les montagnards fréquentent fort peu en hiver et connaissent moins. Cependant on fauchait souvent au-dessus de la zone forestière. Ce foin était redescendu en hiver sur des luges. Parfois, il était mangé sur place par les bêtes et là, la mort pouvait surprendre. Ainsi à Valmeinier (Maurienne), la famille Marcellin entretient ses vaches à une heure de marche du village, au chalet de l'Herminaz. En janvier 1912, deux femmes et un garçonnet y sont montés. D'en bas on aperçoit l'avalanche. La colonne de secours, après plusieurs heures d'effort, dégagera trois cadavres. Au printemps, une coulée peut surprendre le troupeau au pâturage. Le 25 avril 1911 vers midi, au quartier des Ruppes, à Vallorcine, une avalanche emporte quatre chèvres. Le petit berger, Marius Ancey, au bruit s'échappe à toutes jambes. L'été 1948 fut particulièrement neigeux à des altitudes anormalement basses. Le 20 août, dans le vallon du vieil Émosson, en territoire suisse entre les deux vallées françaises de Sixt et de Vallorcine, une avalanche partie du versant du Bas des Cavales entre 2300 et 2600 m emporta 117 brebis.

En fin de saison, le 16 septembre 1922, une coulée entraîne tout un troupeau en alpage au-dessus de Vaujany [1]. Pour bâtir leurs chalets d'alpage, les gens des montagnes ont choisi des sites qu'ils croyaient sûrs : un replat, un épaulement, l'abri d'un rocher, d'une moraine. Quelquefois, ils ont édifié à l'amont une petite tourne, enterré l'écurie en la couvrant d'un toit à un seul versant dans le sens de la pente. Le cas le plus étonnant est probablement celui de l'ancien hameau d'alpage de Commune-à-Sixt dans la haute vallée du Giffre en Haute-Savoie. Un seul chalet a trouvé abri derrière un énorme bloc rocheux ; tous les autres, aujourd'hui abandonnés et en ruine, s'abritaient derrière leurs « lèves » (terme local pour désigner une étrave). La qualité des pâturages avait justifié de tels travaux.

Malgré ces précautions, les destructions dans la zone des alpages semblent avoir été plus fréquentes que dans les vallées. Des montagnards aussi avisés que les Vallorcins avaient cru trouver un bon emplacement, sur un large épaulement pour construire leur chalet-hôtel du Buet. En 1953, l'avalanche le rasa complètement. Le refuge fut reconstruit sur son site primitif à l'abri d'un gros bloc morainique. À la différence des sites d'habitat permanent, de nombreux bâtiments d'alpage

furent déplacés pour échapper à une nouvelle catastrophe. Ainsi les Vallorcins abandonnèrent en 1624 le plan de l'Au pour se fixer sur le site actuel de la Loriaz.

### 1.2.9 Avantages tirés des avalanches

Les montagnards trouvaient parfois quelques avantages à l'avalanche. Elle peut descendre du bois. La loi le donne au propriétaire du terrain où il est déposé. Avant l'invention des engins de déneigement, l'avalanche était l'occasion d'embauche momentanée par les Ponts et Chaussées pour le dégagement des routes. À Vaujany (Oisans), l'avalanche est un événement attendu en février-mars, traduit par une expression caractéristique : « la vache a fait le veau », et chaque homme valide d'aller quérir sa pelle. La compagnie de chemin de fer PLM pour dégager la ligne Le Fayet-Vallorcine, embauchait elle aussi.

L'avalanche peut former un pont sur le torrent : au Rif-du-Sap (Valgaudemar), celle de l'ubac permet le passage aisé de la Séveraisse ; jusqu'à la fin de l'été, troupeaux et porteurs de foin l'empruntaient. Enfin la neige descendue, tassée et durcie, fond tardivement, contribuant à la régularisation des sources et à l'alimentation des canaux d'irrigation, parfois nombreux.

### 1.2.10 Évolution jusqu'à l'époque actuelle

Aujourd'hui, l'avalanche est moins redoutée, pèse moins sur la vie locale. Tout à l'amont des hautes vallées alpines, bien des villages sont désormais inhabités l'hiver, par exemple Avérole et les Vincendières en haute Maurienne, Bonnenuit en amont de Valloire, Champhorent, les Étages dans le haut Vénéon, le Rif-du-Sap et le Clôt dans le Valgaudemar, Valpréveyre en Queyras et tant d'autres. Leur abandon se poursuivra sauf s'ils sont sauvés par le tourisme, comme le Fornet à l'amont de Val-d'Isère (et point de départ d'un téléphérique). Mais les derniers habitants y ont connu une solitude hivernale parfois angoissante. Ainsi durant l'hiver 1950–51, les quatre derniers habitants de Lanchâtra à l'ubac de Saint-Christophe se sentent si isolés qu'ils conviennent avec les gens du Puy qui leur font face à l'adret qu'en cas de catastrophe, ils étendront sur la neige une couverture verte et tireront deux coups de fusil [8]. Au début des années soixante, un vieux garçon habite seul au hameau de l'Écot, aux sources de l'Arc (commune de Bonneval). Dans les années 1970, l'unique habitant du presbytère de Vallorcine le quitte en pleine nuit. Encore dans l'hiver 1993–94, un seul homme vit à la Bérarde dans une solitude presque totale, rompue seulement par un coup de téléphone journalier de sa sueur [7]. Les hameaux restés vivants sont moins menacés, protégés par des travaux d'art. Des couloirs d'avalanche sont traversés en tunnel ou purgés par Catex<sup>11</sup>. Le téléphone assure une liaison constante avec l'extérieur, la route menant aux lieux habités est dégagée en permanence. Dans les zones dangereuses, la voiture permet de passer rapidement et sa coque de minces tôles d'acier donne l'impression trompeuse de sécurité. L'hélicoptère, en cas de nécessité, peut amener tout à la fois le pain et le médecin, évacuer le malade ou la future mère. Le risque s'est estompé. La solidarité entre montagnards s'est amoindrie ; les anciens le regrettent. Aujourd'hui la chronique des avalanches situe de moins en moins les catastrophes dans les fonds

11. Abréviation pour câble transporteur d'explosifs (voir chap. 7).

de vallée mais sur les hautes pentes des alpages traversées par les pistes de ski ou fréquentées par les amateurs de peaux de phoque.

## 1.3 L'aventure du ski

Avant de devenir un sport, le ski a été un moyen de locomotion. Il est né dans les pays nordiques bien avant de s'implanter dans les Alpes. Ce n'est que depuis le début du XX<sup>e</sup> siècle que techniques et matériels ont évolué de façon importante, le ski alpin devenant alors un sport à part entière.

### 1.3.1 Naissance et développement du ski

Nos lointains ancêtres du Nord ont connu le ski avant la roue. Des gravures datant de 4000 avant J.-C. représentent des hommes sur des planches. En ces temps reculés, le ski répond à des nécessités vitales : se déplacer sur la neige, chasser, faire la guerre... Ainsi le ski est né pour des raisons utilitaires dans des pays froids et plats. Personne n'a eu l'idée ni l'audace de transposer cette technique sur des terrains raides et accidentés comme les Alpes. Durant des siècles, le matériel n'a guère évolué. Après des siècles d'une relative éclipse, le ski réapparaît sous une forme sportive au début du XIX<sup>e</sup> siècle. Les premiers concours sont organisés à Télémark, en Scandinavie, vers 1830. En 1888, l'explorateur Nansen réussit à skis la traversée du Groenland en 39 jours. Cet exploit a un retentissement considérable et contribue largement à la diffusion du ski sportif en Scandinavie. En revanche, l'implantation dans les Alpes est longue et difficile. Le ski suscite méfiance et sarcasmes. Tant le matériel que la technique semblent bien peu adaptés au relief alpin. Le dauphinois Henri Duhamel joue un rôle décisif dans l'introduction du ski en France. Après avoir acheté des skis en 1878 lors d'une exposition universelle, il tâtonne pendant onze ans pour trouver un système de fixations et une technique de descente satisfaisante. Enfin parvenu à ses fins, il commande quatorze paires à un fabricant finlandais pour les distribuer à ses amis. L'impulsion est donnée. La première étude sur le sujet paraît dans le *Moniteur dauphinois* ; on y parle encore de skisme et de skiste et les conseils donnés sont encore bien sommaires : pour « tracer des courbes gracieuses », il « faut porter le poids du côté où l'on veut tourner. Si l'on est profane, enfoncer le bâton à droite dans la neige si l'on veut tourner à droite ». L'armée joue un rôle déterminant dans la diffusion du ski. Elle en voit surtout l'aspect utilitaire : de nombreux postes-frontière sont gardés tout l'hiver et les skis permettent d'aller plus rapidement qu'avec des raquettes.

En France comme en Italie ou en Autriche, ce sont des militaires qui organisent démonstrations et enseignement, souvent avec l'aide d'instructeurs venus de Scandinavie. Dès 1900, l'armée adopte officiellement le ski. Débuts modestes : il s'agit de tester quelques dizaines de paires de ski. Une école est créée à Briançon dès 1901. Dans son rapport, le capitaine Clerc insiste sur l'intérêt du ski, bien au-delà de son seul aspect militaire : ce peut être aussi un outil précieux pour les populations de montagne. Il faut donc œuvrer pour la propagation : on distribue parfois des skis aux stagiaires et on les incite à aller « porter la bonne parole » dans leur village. Les civils ne sont pas en reste, tout en étant plus sensibles à l'aspect touristique et sportif. Dès 1897, le docteur Paulcke traverse l'Oberland bernois. En 1903, le

docteur Payot de Chamonix accompagné des guides Ravanel, Couttet et Simond réalise en partie la haute route Chamonix-Zermatt. Dès le début du XX<sup>e</sup> siècle, les premiers clubs sont créés, des compétitions sont organisées (le premier concours international a lieu au Montgenèvre en 1907). Le Club alpin et le Touring Club s'associent au travail de propagande fait par l'armée en distribuant brochures et matériel à des gendarmes, forestiers, facteurs, etc. La maison Rossignol est fondée en 1910.

### 1.3.2 Développement du ski alpin

Toutefois, le matériel et la technique restent très dépendants des pays nordiques. L'autrichien Zdarsky est le premier à réclamer la rupture avec l'école nordique. Il écrit un manuel, préconise l'usage des skis courts, travaille l'amélioration des fixations. Ce n'est qu'après la guerre que le ski alpin s'affranchit de la tutelle nordique. Malgré les réticences scandinaves, les premiers jeux Olympiques d'hiver sont organisés à Chamonix en 1924 avec un programme exclusivement nordique. 1924 marque aussi la création de la FFS et l'organisation du premier combiné alpin (slalom + descente) à l'initiative de l'anglais Lunn. Celui-ci publie en 1930 « Le ski alpin » dans lequel il se félicite de voir que ce ski n'est plus la cendrillon. Longtemps rejeté en tant qu'art mineur, le ski alpin est enfin accepté par la FIS. En 1936, il devient sport olympique à part entière. Dès lors ski alpin et ski nordique vont évoluer séparément. Le premier s'affirme comme sport-vedette et prend le pas sur d'autres sports d'hiver. Il ne tarde pas à devenir le prétexte à un important équipement touristique de la montagne. Cette évolution est favorisée par l'apparition des remontées mécaniques au début des années trente.

Après Lunn, l'autrichien Schneider codifie plus précisément l'enseignement du ski. C'est la méthode de l'*Arlberg*, basée sur le virage stemm et révolutionnaire par son caractère progressif. Largement diffusée dans toutes les Alpes, elle reçoit un coup mortel lorsque Seelos gagne le slalom des championnats du monde grâce à sa parfaite maîtrise du virage skis parallèles. Engagé comme entraîneur, Seelos mène l'équipe de France à la victoire aux championnats du monde de 1937 et 1938. Cette même année est créée l'école centrale de formation des moniteurs à Val-d'Isère, afin de remédier à la concurrence entre écoles et de dispenser un enseignement homogène. En même temps que les techniques, les matériels ne cessent de se perfectionner. Les premières fixations à câble et les premières carres métalliques apparaissent. Aux skis de frêne en bois massif, succèdent les skis en hickory puis les skis contrecollés vers 1940. La victoire de Jean Vuarnet aux jeux Olympiques de 1960 consacre les skis métalliques tandis que Schranz fait découvrir au grand public les skis en fibre de verre.

Aujourd'hui, la fabrication des skis fait appel à une dizaine de matériaux différents. Le ski a plus évolué en cinquante ans qu'au cours des quatre millénaires précédents. Il en va de même pour les matériels : fixations, bâtons, chaussures. Beaucoup de chemin a été parcouru en quelques dizaines d'années, depuis les premières fixations avec baguette de jonc jusqu'aux fixations très sophistiquées d'aujourd'hui. La technique a évolué, le niveau du skieur moyen s'est considérablement amélioré, le ski est devenu un sport de masse en même temps qu'un phénomène très médiatique. C'est l'activité la plus importante sur le plan économique en même temps que celle qui a le plus marqué paysage et mentalités en montagne.

### 1.3.3 D'autres pratiques

Si le ski alpin est aujourd'hui le sport d'hiver-roi, d'autres pratiques se sont développées au cours des dernières décennies. Longtemps confidentiel, le ski de fond ou ski nordique a été redécouvert par des milliers de personnes l'occasion des jeux olympiques de Grenoble en 1968. En 1976, on estimait le nombre de fondeurs à 440 000 ; aujourd'hui ce nombre a plus que doublé. Quant au ski hors-pistes, il a connu un développement récent considérable. « S'éclater dans la poudreuse » fait largement partie des slogans et des publicités à la mode. Le ski de montagne ou ski-alpinisme, l'ancêtre du ski alpin, s'est fait également éclipser par sa prestigieuse cadette. Sa vocation était tout autre : le ski de montagne était la forme hivernale de l'alpinisme. C'est au début de notre siècle que commença la « deuxième conquête des Alpes » comme le dit Marcel Kurz. En trente ans, les principaux sommets de Suisse, d'Autriche et de France sont gravis par des skieurs : le mont Rose en 1898, le mont Blanc en 1901, le Grand Paradis en 1913, le dôme des Écrins en 1925, etc. Pratique discrète jusqu'aux années 80, le ski de randonnée attire de plus en plus d'amateurs et des voix s'élèvent ici et là pour critiquer amèrement cette fréquentation qui conduit parfois à dénaturer le ski-alpinisme (compétitions, descentes transformées en champs de bosses, refuges saturés, etc.) [6].

### 1.3.4 Et d'autres formes

En conclusion de son livre *Alpinisme Hivernal*, Marcel Kurz écrit : « bientôt, on pourra tracer une haute route hivernale longeant le faite des Alpes de Grenoble à Innsbrück, et le jour viendra sans doute où quelque enthousiaste parcourra les Alpes *From end to end*<sup>12</sup> ». Le 1<sup>er</sup> février 1933, après une préparation méticuleuse de son matériel, Léon Zwingelstein entreprend en solitaire la traversée des Alpes de Grenoble à Nice, puis de Nice jusqu'au Dreiländerspitz à la frontière autrichienne, atteint le 6 avril [11]. En 1956, l'illustre alpiniste W. Bonatti a repris l'idée du « chemineau de la montagne »<sup>13</sup> avec quelques amis [4]. A moindre échelle, le raid à skis est l'une forme privilégiée du ski de randonnée ; très tôt, des hautes routes ont été tracées par des pionniers : en 1903, la haute route Chamonix-Zermat, en 1927, Nice-Chamonix, en 1932, la traversée du Grand-Paradis, etc.

Parallèlement, l'évolution de la technique et des mentalités amena certains skieurs à rechercher de plus en plus la difficulté et on a adjoint le qualificatif d'extrême au ski. Assez tôt, les skieurs s'attaquèrent à des sommets caractère alpin ; en 1930, le mont Blanc du Tacul est descendu par sa face nord-ouest. En 1935, deux autrichiens s'adjugent la face nord du Hochsten avec ses mille mètres à plus de 45°. En 1937, le champion E. Allais, M. Lafforgue et A. Fournier réussissent l'aiguille d'Argentières par le glacier du Milieu ; en 1944, ils s'attaquent avec succès au pic de Neige-Cordier. En 1953, c'est au tour de la face nord du mont Blanc d'être descendue par le célèbre L. Terray. Mais il faut attendre pour qu'une étape supplémentaire dans la difficulté soit franchie : le suisse Sylvain Saudan descend en 1967 le couloir Spencer à l'Aiguille de Blaitière (massif du MontBlanc), puis

12. Allusion au livre de Sir Conway *The Alps from end to end*, relatant la traversée des Alpes à pied en 1894.

13. C'est le titre donné par J. Dieterlen à son livre (Flammarion, Paris, 1938) retraçant l'épopée de Zwingelstein.

le couloir Whymper à l'Aiguille Verte, le couloir Gervasutti au mont Blanc du Tacul, le Marinelli au mont Rose. À la même époque, de manière plus anonyme, œuvrent d'autres pionniers : l'italien H. Holzer réussit de grandes premières dans les Alpes (plus de cinquante premières prestigieuses avant 1969) tandis que Clément et Giraud descendent la face nord de la calotte des Agneaux dans l'Oisans, puis l'arête Mettrier dans la face nord des dômes de Miage. Tout s'accélère par la suite, c'est le début tonitruant des Vallençant, Baud, Chauchefoin, Détry, Anselmet, Cachat-Rosset, Bessat, etc. : on assiste à une véritable course aux sommets pour en réaliser les premières descentes, c'est aussi le temps des polémiques au sujet de l'hélicoptère.

À la fin de la décennie, apparaît une nouvelle génération d'« extrémistes » : certains skieurs, notamment J.-M. Boivin et S. de Benedetti continuent cette recherche de la difficulté, enchaînent les descentes dans une même journée, etc. Boivin s'adjuge un grand nombre de premières ou de répétitions impressionnantes tant par leur ampleur que par leur difficulté : face est du Cervin, toutes les voies glaciaires de l'aiguille Verte (dont le fameux versant du Nant-Blanc), couloir nord des Drus... Derrière les lumières médiatiques, des anonymes de talent (Chantriaux, Izquierdo et tant d'autres) réalisent aussi de grandes premières dans d'autres massifs. La relève aujourd'hui semble assurée par de nombreux skieurs et surfers, tels que P Tardivel, J. Ruby et E. Ballot. Réservé à une élite de skieurs, le ski extrême n'en connaît pas moins de nos jours un bel engouement et les pentes raides continuent d'attirer des amateurs à un point tel que A. Bertrand déplore dans son livre que le couloir Davin dans l'Oisans soit considéré par certains comme une « piste noire » [2].

### 1.3.5 L'âge de l'Or Blanc

Les premières vraies stations datent de l'immédiat après-guerre. Le palace du Mont-d'Arbois à Megève est construit vers 1924 par la baronne de Rothschild. En 1930, Chamonix construit le téléphérique du Brévent. C'est aussi à cette époque que se développent des stations comme le Grand-Bornand, Valloire, Vars, L'Alpe-d'Huez, Auron, le Revard, etc. Ce développement est différent de celui que l'on connaît aujourd'hui. L'équipement reste l'affaire de ceux qui y vivent. Ce sont des opérations d'envergure limitée se greffant assez facilement sur des communautés locales existantes. Les sports d'hiver apparaissent comme un complément de l'agriculture. L'équipement est lent, empirique et résulte d'initiatives individuelles et de financements privés. Rares sont les groupes financiers qui prennent conscience de l'intérêt de cette nouvelle activité économique. Après la seconde guerre mondiale, c'est le décollage. Le tourisme devient un phénomène de masse. Le climatisme et surtout le tourisme hivernal continuent de se développer. C'est l'époque des stations de la première génération : les Contamines, Morzine, Villard-de-Lans, etc. viennent s'ajouter aux stations qui avaient amorcé leur développement avant la guerre. Les années cinquante marquent l'apparition de stations de la seconde génération, caractérisées par une intervention accrue des pouvoirs publics.

À la fin de la seconde guerre et sous l'influence d'idées généreuses nées pendant la Résistance, un mouvement s'était dessiné en faveur d'une démocratisation du ski. Dès 1946, le département de la Savoie décide de créer une station de tourisme populaire sur le site de Courchevel. On trouve à l'origine de cette expérience

quelques justifications qui seront fréquemment invoquées par la suite pour expliquer de tels aménagements : « la neige pour tous », création d'emplois, revitalisation de l'économie montagnarde. Pour la première fois, une collectivité publique s'engage directement dans l'équipement hivernal de la montagne.

Les années soixante, marquées par la grandeur gaullienne, sont aussi celles de l'explosion de l'ère du tourisme et des loisirs de masse. Cette décennie est celle du grand boom de l'or blanc. L'un des objectifs du V<sup>e</sup> plan (1965–1971) est d'équilibrer la balance commerciale de la France grâce au tourisme, 65 000 lits nouveaux de classe internationale susceptibles de concurrencer la Suisse devraient être créés. Cette politique dite du Plan Neige va être encouragée et coordonnée par l'État, avec l'intervention massive de grands groupes financiers. Elle s'appuie sur quelques grands principes :

- il faut maîtriser le foncier, chose relativement facile dans la mesure où ces stations sont édifiées en site vierge, à haute altitude ;
- conception, construction et gestion doivent être coordonnées sinon unitaires. C'est en ce sens que l'on parle de stations « intégrées » ;
- fonctionnalité avant tout : il faut faciliter la pratique du ski. Ce n'est pas sans raison que l'on parle d'« usine à skis ». Cette doctrine se concrétise par la construction d'une série de stations de la troisième génération dont La Plagne (1961) a été le prototype : les Menuires, Val-Thorens, les Arcs, Praloup, Isola 2000, Avoriaz, Flaine, etc.

Les années soixante-dix sont cependant marquées par la remise en cause de ce modèle d'aménagement. La crise de l'hiver 1970-71 révèle les limites du Plan Neige. Certaines stations connaissent des difficultés de commercialisation. Des projets de stations nouvelles échouent : en Vanoise, l'opinion publique mobilisée parvient à faire annuler une décision de déclassement et d'amputation du parc (1968–1971). À Cervières (Hautes-Alpes), les habitants rejettent un projet de superstation. Les avalanches de février 1970 ont en outre rappelé ou fait découvrir que la montagne pouvait être dangereuse ou meurtrière. Un mouvement déjà ancien mais jusque-là marginal de contestation des grandes stations s'amplifie. Dès 1967, Samivel avait publié *le Fou d'Edenberg*, roman qui était une sévère critique de certaines formes de développement touristique. Même le ministre Pujade critique les Sarcelles des neiges, tandis que le président de la République lui-même déplore dans son discours de Vallouise en août 1977 que « des sites de montagne entiers soient parsemés de constructions hétéroclites et désordonnées ».

Que reproche-t-on à ces stations ? D'être le plus souvent des opérations parachutées dont les gens du pays sont exclus. Elles aboutissent à une privatisation de l'espace au profit de quelques privilégiés, tout en ayant largement recours à des financements publics. La totalité des appartements d'une station n'est jamais occupée plus de quelques semaines par an. La plupart de ces usines à skis sont des échecs sur le plan architectural et urbanistique. Enfin, les emplois promis s'avèrent moins nombreux que prévus. Les objectifs du sixième plan sont donc revus à la baisse. L'accent est mis sur la moyenne montagne, le développement du ski de fond, l'aménagement des stades de neige sans structures d'hébergement (comme à Margeriaz). On insiste sur une meilleure recherche urbanistique et architecturale (comme à Valmorel), sur un tourisme plus social et intégrant mieux les locaux dans le paysage (les Karellis), une meilleure banalisation des hébergements

devant assurer un meilleur remplissage. En outre la « directive-montagne » du 22 novembre 1977 introduit une nouvelle procédure, dite des unités touristiques nouvelles (UTN), censée mieux maîtriser le développement. Très controversée et souvent qualifiée de tribunal par les élus locaux, elle n'a pas modifié de manière significative ni le volume des autorisations de construire, ni le processus de développement. On peut cependant inscrire à son actif une meilleure concertation, la réorientation de certains projets. Il y a même eu exceptionnellement des refus sur des dossiers très sensibles (comme celui de Carlaveyron) ou face à des projets irréalistes. Ces quatre générations de stations ont poursuivi parallèlement et simultanément leur croissance. Aujourd'hui, malgré le ralentissement dans la croissance de la fréquentation, la morosité économique, les années sans neige, le risque de surcapacité, la nécessité de mettre en valeur le facteur *qualité* non plus *quantité*, on assiste parfois à une fuite en avant : les stations étendent le réseau de remontées mécaniques, le densifient, créent de nouveaux lits sans que leur propre rentabilité soit toujours bien assurée, ce qui a conduit certaines stations de ski à de graves difficultés financières, voire au dépôt de bilan [9].



# Bibliographie

- [1] A. Allix : *L'Oisans, étude géographique*. (Armand Colin, Paris, 1928).
- [2] A. Bertrand : *Les cent plus belles courses et randonnées à skis dans le Haut-Dauphiné*. (Denoël, Paris, 1984).
- [3] A. Bigallet : La vie d'hiver dans le Haut-Vénéon. *Revue de Géographie Alpine* **10** 625–634, 1922.
- [4] W. Bonatti : *À mes montagnes*. (Arthaud, Grenoble, 1962).
- [5] E. Clouzot : L'enneigement dans le Queyras au XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècle. *La Géographie* 252–260, 1916.
- [6] D. Dankel : Le boom du ski-alpinisme. *Alpirando* **152**, 1992.
- [7] FR3 : Reportage « Montagnes ». *émission du 5 mars 1994 sur Rémy Turc*.
- [8] A. Illaire : La vie dans une cellule de haute montagne : Saint-Christophe-en-Oisans. *Revue de Géographie Alpine* **41** 695–723, 1953.
- [9] V. Shashahni : Où va la neige ? *Alpirando* 138, décembre 1990.
- [10] J. Vouilloz : *Le Mont-Blanc*. *Revue de mai-juin* (1978), pp. 22–23.
- [11] L. Zwingelstein : *Carnet de routes*. (Glénat, Grenoble, 1989).

Ont également servi à la rédaction de ce chapitre les références suivantes

- A. Allix : Les avalanches de l'hiver 1922-23 en Dauphiné, *Revue de Géographie Alpine* **11** (1923) 513–527.
- L. Ancherri : La vie en montagne et les avalanches, *Bulletin de la fédération française des études montagnardes* **14** (1963-64) 537–561.
- Y. Ballu, : *L'épopée du ski* (1981, Arthaud, Grenoble).
- H. Bessat : Lieux et mémoires de l'Alpe, toponymie des alpages en Savoie et val d'Aoste (1993, Ellug, Grenoble) 230 p.
- R. Clément, E. Pahaut et B. Haudecœur : La neige et les avalanches de janvier 1978 dans les Alpes françaises, *Revue de Géographie Alpine* **67** (1979) 113–123.
- F. et C. Gardelle : Vallorcine, histoire d'une vallée entre Aoste, Mont-Blanc et Valais (1988, Textel, Lyon) 173 p.
- E. Gex : Les avalanches de l'hiver 1922-23 en Savoie, *Revue de Géographie Alpine* **11** (1923) 487–512.
- E. Gex : Le climat de 1927 en Savoie, *Revue de Géographie Alpine* **16** (1928).

- J.-P. Zuanon : L'homme et la neige (1988, musée-château d'Annecy, Annecy)  
50 p.